

Le camion sur le toit

Mikaël Hirsch

Turan quitta son bureau. Le ronronnement de l'air conditionné fut étouffé par le chuintement de la porte et la chaleur blanche qui baignait l'esplanade ensablée s'abattit en silence sur sa nouvelle victime. Au centre de la place le drapeau neuf pendait mollement le long de son mât, comme assagi lui aussi par l'accablante pesanteur de l'après-midi finissant. Près du garage à voiture, en réalité un hangar en tôle mitée, les cigales se turent à l'approche de Turan qui, suant à grosses gouttes, ouvrit la portière de la limousine immaculée, puis se hâta d'enclencher la climatisation. Les ventilateurs se mirent en route, soufflant dans l'habitacle surchauffé un air tout d'abord sec et sentant le vieux caoutchouc moisi. Turan s'enfonça dans son siège, attendant avec impatience le moment où ce sirocco vicié lui brûlant les muqueuses deviendrait une brise fraîche et artificielle. Entre les baraquements, anciens entrepôts de fret convertis en salle de conférence, Turan distinguait à travers le pare-brise le cadavre de la tour de contrôle, solide vigie qui, au cœur du délabrement trentenaire, lui rappelait ces phares de la pointe bretonne, perdus en mer, longs candélabres des nuits côtières. La tour de contrôle, comme le reste des installations aéroportuaires, pourrissait doucement dans la chaleur d'interminables journées, mais restait dressée là, coiffée d'une verrière brisée, l'un de ses flancs éventré laissant paraître son escalier central.

L'intérieur de la voiture une fois rafraîchi, Turan desserra le frein à main et conduisit prudemment autour du mât. La grosse berline docile et silencieuse longea ensuite la carcasse de l'autobus, passa devant l'ancienne caserne des pompiers puis s'engagea doucement

sur la piste d'envol. Chaque jour, Turan empruntait l'une des deux pistes de l'aéroport désaffecté pour retourner en ville et chaque jour ce bref moment lui procurait une indicible sensation de bien-être. Devant lui s'ouvrait l'étendue immense et désolée de béton vieillissant. A l'exception des mousses et des broussailles sèches qui avec le temps s'étaient répandues entre les jointures des grandes plaques étales, formant ainsi un quadrillage jaunissant, un damier à la fois inerte et végétal, la piste restait parfaitement lisse, s'évanouissant dans la plaine à perte de vue. Dans le lointain, seules les montagnes du Nord semblaient briser la perfection plane et étrange de ce lieu désertique. Turan s'arrêta un instant à l'entrée de la piste, là où les marquages au sol prévus pour les avions étaient encore visibles. La quiétude insolite de cette ruine moderne le fascinait. Comme un explorateur, il semblait découvrir les vestiges d'une civilisation ancienne, les restes préservés d'un monde disparu. La piste immense et mystérieuse était pour lui le fond d'un océan asséché, la carcasse fossile d'une construction tombée en poussière depuis des milliers d'années, le dessin obscur et gigantesque de peuplades légendaires. Il goûta quelques secondes au silence et à la désolation. A l'extérieur de la voiture l'air vibrait seulement de l'insupportable chaleur, dansant comme une flamme transparente. Soudain, il appuya avec force sur l'accélérateur. La voiture bondit au milieu des touffes de garrigue et de succulentes qui rampaient sur le ciment à angle droit. La voiture dévorait maintenant le tarmac, accélérant de plus en plus, brisant le silence d'un feulement rageur. Pied au plancher, les mains crispées sur le volant, Turan écarquillait les yeux, savourant toute la violence de la vitesse libérée, traçant au centre de l'espace ouvert la même ligne de poussière que vomissaient autrefois les avions. Le flou du paysage se fondait alors aux ondulations de la chaleur, transformant l'horizon en oscillations rapprochées, sinusoïdes absurdes et magnifiques en avant du long capot blanc. Aux trois quarts de la piste, des lignes de peinture grignotées par le sable indiquaient aux pilotes le point de non-retour. Au-delà de cette zone et lancés à pleine vitesse les jets n'avaient d'autre choix que de poursuivre leur décollage. C'est à cet endroit précis que Turan relâchait brusquement la pédale de l'accélérateur, décollant pour de faux, puis venant s'échouer en bout de piste, doucement entraîné par l'inertie de la course.

A gauche et à bonne distance on distinguait de petits groupes d'officiers jouant au golf dans les étendues arides bordant l'aéroport, tractant derrière eux des sacs de cuir remplis de clubs Taylor Made. Sur la droite de la piste, plusieurs avions de grande taille finissaient de se désagréger au soleil, les couleurs de leur compagnie respective n'étant même plus visibles sur l'empennage. Les ailes couvertes de rouille laissaient pendre des lambeaux de métal corrodés, dentelle brunâtre à l'air festif. Les pneumatiques depuis longtemps éclatés par le soleil gisaient en filaments épars, dégageant ainsi des moyeux noirs et rongés. Les portes des carlingues, ouvertes au vent depuis des décennies, semblaient figées dans une attitude d'abandon complet, un renoncement face aux événements humains et aux intempéries. La scène paraissait fixée pour l'éternité. Rien n'avait bougé depuis que la guerre avait fait son oeuvre et l'Organisation n'avait pas jugé bon d'y changer quoi que ce soit en prenant possession des lieux. En regardant avec plus d'attention, Turan vit qu'un couple de corbeaux était juché sur l'une de ces portes épaisses, immobile sous le soleil meurtrier. Les corbeaux, intrigués par la course folle de la voiture, semblaient le regarder fixement et Turan ne put s'empêcher de rêver un instant à l'un de ces romantiques Anglais ou Américains si friands, se souvenait-il, d'histoires macabres et passionnelles. Le décor de désolation absolu entourant cette scène semblait bel et bien issu d'un conte étrange et envoûtant, lumineux et pourtant inquiétant. Soudain, les deux corbeaux prirent leur envol et disparurent à l'intérieur de l'appareil.

Turan reprit sa route, un chemin caillouteux le menant du bout de la piste à la base militaire en longeant un grillage troué par endroits. Des sortes de genets qu'il ne savait pas identifier correctement avaient envahi cette zone. La voiture brinquebalait dans les cahots. A l'extérieur de ce qui avait été l'aéroport, on avait parqué les militaires internationaux chargés du maintien de la paix. Des casemates de tôle et d'adobe avaient été fabriquées dans l'urgence de la situation et restaient aujourd'hui inchangées, rouges comme la terre fertile des vergers, chaudes et miroitantes dans leur fragilité artisanale. Plantées en rangs serrés comme des dominos, elles s'affaissaient tranquillement sous les coups de boutoir du soleil, croupissaient dans la torpeur d'une guerre poussive et encalminée par l'absence d'envie. Sur les murs secs où les brins de paille coupée doraient dans la fournaise, quelques lézards gris semblaient jaillir de la rougeur sombre comme

des motifs antiques. Entre les baraquements, sur des fils d'étoupe tendus comme les cordages d'un navire, séchait du linge coloré donnant au campement tout entier des airs de Naples désertique. Au détour de quelques bâtiments, traînaient de ci de là de petits groupes de militaires débraillés, jouant aux cartes dans un coin d'ombre, s'aspergeant d'eau croupie ou bien fumant adossés au tronc lépreux d'un eucalyptus. On eût dit le service d'une armée languissante, attendant la relève dans l'ennui et l'habitude, hébétée comme après une trop longue sieste, engluée de sueur, la langue gonflée par une soif inextinguible. Dans des maillots jaunissants, aux auréoles larges et aux coutures défaites, les hommes accablés d'inaction et de lumière marchaient le pas lourd, le dos courbé à la recherche d'une rigole ombragée le long d'un mur, d'une tache sombre et fraîche sur le papier d'Arménie qu'était le sol craquelé.

Turan traversa le campement en observant ces hommes vivant dans un demi-sommeil. Il obliqua ensuite sur la gauche, passant devant la station essence abandonnée dont le toit circulaire ressemblait à une soucoupe volante, puis continua tout droit sur la route descendant vers la ville. Sur sa gauche des bâtiments épars tombaient en ruine en jonchant le paysage de fragments hétéroclites. Des pans de murs effondrés laissaient voir les tiges métalliques de leur armature, comme des herses pointées dans différentes directions, toutes prêtes à répondre aux avancées improbables d'un ennemi invisible. Un peu plus loin, Turan s'arrêta au niveau d'une construction qui toujours l'intriguait. Un bâtiment de béton nu se dressait encore là, relativement épargné par le temps. Sur son toit plat, peut-être une terrasse, on voyait distinctement depuis la route un camion rouge privé de remorque, un de ces engins qui en miniature avaient peuplé l'enfance de Turan. Il revoyait avec nostalgie ses jouets, leurs couleurs pimpantes enchâssées au coeur de la mémoire. Il observa le camion avec attention se demandant pour la millième fois comment cet engin avait pu arriver là. Les barres chromées de la calandre, au lieu de se tenir dignement à la verticale, s'entrelaçaient dans un noeud magnifique et dérangeant, comme soufflées par une explosion malicieuse. Le pare-brise, toujours d'une seule pièce, était cependant recouvert d'éclats qui s'étendaient en longues fissures d'un bord à l'autre de la feuille de verre, pléiades opaques ou queues de comètes provoquées par une série d'impacts violents. Les gros phares n'étaient plus que des orbites vides et ternies par la poussière. Derrière le noeud encore

brillant des chromes, le radiateur percé laissait entrer une nuée d'insectes vibrionnants, nid de guêpes ou de frelons s'abritant encore du soleil qui à présent entamait son plongeon rapide vers l'ouest. Dans le ciel, au-dessus de Turan, le bourdonnement assourdissant de l'hélicoptère passa comme une tornade, masquant quelques instants le bruit sourd des insectes massés. Turan regarda l'engin s'éloigner à grande vitesse, serpentant dans les airs, virant à angle droit, dessinant à basse altitude un entrelacs mystérieux et compliqué qui reflétait au ciel l'exact tracé de la zone démilitarisée. Il jeta un dernier coup d'oeil au vieux camion perché tout là-haut, puis reprit sa route. Après quelques minutes seulement, le long de palmiers bas et poussiéreux, il arriva au poste qui marquait l'ultime frontière de la base, montra sa carte de l'Organisation au soldat en faction puis, en franchissant enfin la barrière, eut comme à chaque fois la sensation de revenir au monde réel. Il était de nouveau quelque part plutôt que nulle part, à un moment donné plutôt que n'importe quand.

Il traversa les faubourgs modernes à l'heure où les gens terrassés par la canicule finissante sortent à nouveau et investissent la rue. La ville exsangue reprenait vie peu à peu, tirée d'un lourd sommeil par l'accroissement des ombres qui s'étiraient à présent sur le macadam gluant des rues. Les palmes semblaient agitées par une amorce de brise venue de la mer. Les chats errants couleur de feu et de charbon quittaient les jardins en prévision du crépuscule. Turan longea les restaurants et les cafés de l'avenue principale, louvoyant avec agilité entre les autobus archaïques et les voitures de sport qui nourrissaient désormais un trafic assez dense. La ville neuve se déroulait devant lui comme un décor de théâtre aux motifs changeants. Les chantiers de construction envahissaient les rues, modifiaient constamment le paysage, modelant ainsi des quartiers entiers. Arrivé au coeur de cette palpitation croissante et toujours renouvelée, il traversa le pont qui enjambait les remparts et quitta l'animation retrouvée de la cité récente pour entrer dans le calme pesant de la vieille ville.

Devant la vitrine crasseuse d'un cordonnier, il laissa la grosse voiture blanche, décidant ainsi de se rendre à pied à son rendez-vous. L'air était maintenant tiède et supportable comme une caresse encore ferme après les rafales solaires. La luminosité déclinait rapidement et Turan put imaginer l'écrasement précipité du soleil sur l'horizon, cette déformation du disque qui, sous ces latitudes, donne l'impression

d'une véritable collision entre deux sphères molles. Il prit la rue piétonne, croisant quelques touristes bariolés et, passant devant le monument aux morts, décida de faire une courte halte sur l'estrade que les autorités locales avaient récemment installé contre le mur.

Au bout de la rue se dressait l'inévitable obstacle de parpaings et de béton qui divisait la ville et le reste du pays en deux entités distinctes et opposées. Depuis l'arrêt des hostilités, les soldats de chaque camp s'observaient en silence par-dessus les barbelés qui partout coiffaient le faite du long mur gris. Ici la municipalité inaugurait un nouveau type de propagande. Adossée à l'infranchissable paroi morne se dressait désormais une estrade peinte en bleu. Turan gravit les quelques marches qui le séparaient de la plate-forme et, se tournant contre le mur, découvrit une ouverture rectangulaire pratiquée dans l'épaisseur de l'édifice. S'accoudant sur le rebord du parpaing ainsi mis à nu, il passa la tête dans l'embrasure et contempla un long moment le spectacle qui lui était offert. Devant lui s'étendait sur une centaine de mètres le coeur de la zone-tampon. L'ancien quartier commerçant du centre-ville ressemblait à ces villes bombardées que l'on voit dans les films. Les immeubles anciens et autrefois richement décorés de frises s'étaient peu à peu écroulés, laissant entrevoir l'intérieur encore intact des appartements. Les meubles, les objets toujours en place après si longtemps témoignaient d'une fuite précipitée, d'une disparition quasi instantanée des habitants. Les pavés étaient serti d'herbes hautes, de mousses, d'arbres même dont les racines apparentes faisaient éclater la chaussée. Une petite jungle se répandait tranquillement, envahissant les façades encore debout, grignotant les trottoirs. Partout, les pierres jaunes et ocre portaient la trace de fusillades, les impacts de balles en longues rangées pointillées dessinant sur les murs des arabesques fascinantes. Au coin d'une maison, un café semblait attendre le retour de ses clients partis sans payer. Les chaises maculées se tenaient toujours sur la terrasse. Sur une table, une bouteille de Coca Cola vide trônait fièrement au coeur de la désolation, une paille encore insérée dans le goulot. Turan releva la tête. Au bout de la rue tapissée de chiendent, un autre mur barrait la vue et, derrière lui, flottait haut dans le vent du soir l'étendard adverse. Il se demanda un instant si les Allemands du temps de Berlin divisé avaient imaginé une si tragi-comique séance de peep-show.

Rapide et tranchante la nuit était tombée. Il descendit les marches de

l'estrade et reprit son chemin le long des ruelles mortes. Il passa devant les boutiques à touristes qui, péniblement, tiraient leur rideau de fer, traversa la cour de l'école où se dressait sur un piédestal la silhouette en bronze d'un enfant tenant dans sa main une grenade dégoupillée, puis longea la muraille de la petite mosquée. Là, comme à l'écart du monde, une devanture éclairée de néons roses et bleus illuminait les larges pavés d'une impasse. Arrivé devant la porte du restaurant, il leva les yeux vers l'enseigne qui, dans la nuit naissante, imprimait violemment sur ses rétines le nom de Marios.

Au fond de la petite salle déjà pleine l'attendait Miré, lisant le *London Times*, sirotant l'incontournable gin tonic qui, pour lui, était la signature par excellence du diplomate en mission. Turan s'assit sans un mot et, du regard, commença la traditionnelle inspection des lieux. Marios était depuis toujours le carrefour officieux des ambassades, la plaque tournante d'une certaine aristocratie expatriée où se réglaient plus de conflits qu'autour des tables de négociations. Les nappes en toile cirée étaient à carreaux verts et blancs, les portemanteaux en inox et plastique orange détonnaient sur le fond amande des murs où s'affichaient des croûtes infâmes, paysage bavarois ou bords de mer rougissants. Au plafond étaient suspendues des coloquintes. Le sol était couvert d'un linoléum usé jusqu'à la trame dont les motifs noirs et blancs n'étaient pratiquement plus visibles. Les tables étaient parées de couverts en fer blanc et de verres de cantines scolaires. Turan embrassa ce décor coutumier avec un certain plaisir. Le cadre plutôt négligé ne valait pas la cuisine familiale qui attirait ici tous les représentants du corps diplomatique. Tous les ambassadeurs du monde trahiraient leur pays contre une assiette d'agneau braisé, pensait souvent Turan. Bien que sommaire et presque crasseux, l'endroit lui rappelait irrésistiblement le restaurant Rick's place dans Casablanca. On avait retiré le piano à queue, les bouteilles de champagne et les smockings blancs, mais le reste y était ; le reste était bien sûr l'atmosphère électrique des consuls se regardant du coin de l'oeil en train de dévorer du chou farci. Par ailleurs, Turan, malgré sa corpulence, s'imaginait très bien en Humphrey Bogart, passant de table en table, divulguant les secrets, vendant les sauf-conduit, négociant dans l'ombre les intérêts de la lumière. Miré referma brusquement son journal, l'abattit d'un coup sec sur la table et, regardant pour la première fois son collègue de l'Organisation, lui demanda s'il avait déjà goûté les boulettes de porc.

- Ouais, j'en ai pris avant-hier, avec l'ambassadrice de Carpathie.
- Cette salope, répondit Miré, qu'est-ce qu'elle portait cette fois ?
- Tu sais, cette robe super-courte et presque transparente qu'elle avait mise pour la soirée officielle de Dalmatie.
- La vache, tu es en train de me dire que tu as dîné en tête à tête avec cette garce et qu'en plus elle portait sa fameuse robe transparente ?
- Je ne savais pas qu'elle était fameuse, mais oui, c'est à peu près ça, répondit Turan l'air faussement détendu.
- Fameuse ? Tu veux rire, tout le monde ne parle plus que de ça depuis cette réception...et qu'est-ce qui c'est passé ?... allez, raconte.
- Ben rien, on a pris des boulettes de porc.
- Ah oui, je vois, Monsieur fait son cachottier, Monsieur dîne avec des ambassadrices et en plus se paye ma tête.
- Mais non, je te jure ; il ne s'est rien passé du tout ; elle a fait comme avec le mec de Bruxelles avant moi, et puis l'autre type de Washington avant lui et ainsi de suite...une misère.
- Je crois que je vais prendre ces feuilles de vigne, tu sais les trucs farcis avec du riz et puis de la sauce. L'ambassadeur tchèque m'en a parlé l'autre jour ; il m'a dit que ça valait le détour ; qu'est-ce que t'en penses ?
- Ouais, c'est pas mal, mais elles sont meilleures chez Hillarios, à l'autre bout de la ville. Ici, je préfère prendre les petits morceaux de boeuf marinés dans de la coriandre ; en plus il paraît que c'est aphrodisiaque.
- Ah ah, ne me dis pas que tu revois la Carpathe ce soir ?
- Sait-on jamais !

La porte du restaurant s'ouvrit, laissant entrer un homme d'une quarantaine d'années en costume sombre, suant à grosses gouttes sous le souffle nourri des ventilateurs fixés aux murs.

- Tu vois le type qui vient d'entrer, demanda Miré ? Retourne-toi discrètement.

- Ouais, il devrait s'habiller encore plus chaudement pour la saison l'imbécile.

- L'imbécile en question, vois-tu, vient d'un pays froid. Chaque semaine il arrive par le vol de 18h30 avec une valise métallique menottée au poignet, se rend en taxi jusqu'à une banque du centre ville dont je tairai le nom, dépose le contenu sur un compte numéroté, puis vient dîner ici. Ensuite, il repart tranquillement chez lui.

- J'aime la régularité.

- Moi aussi, surtout lorsqu'elle sert de grandes causes.

- Il a une drôle de tête, non ? Il me fait penser à mon supérieur lorsque j'étais aux Affaires étrangères. Je t'en ai forcément déjà parlé. Monsieur Sile, ça ne te dit rien ? Monsieur Sile, trente années dans la Carrière, trente années sans dessaouler ne serait-ce qu'une fois. Un gars incroyable, on l'avait surnommé «l'homme aux deux manteaux». L'un des pardessus était en permanence accroché devant la porte de son bureau, tandis qu'il avait l'autre sur le dos pour aller picoler au café du coin. Une fois, dans une réception, il demande une bière au buffet, s'apprête à en boire une gorgée directement au goulot, mais trop court d'au moins vingt centimètres, renverse la moitié de la bouteille sur son costume. Il a ensuite dû faire tout son discours la veste trempée de bière, un vrai numéro. Un poivrot, mais attention, littéraire avec ça. Un jour j'arrive à le coincer dans un couloir pour lui faire signer un papier et tout d'un coup le voilà qui se raidit comme à la parade et qui déclame des vers ou je ne sais quoi, puis il me fixe avec ses yeux vitreux et injectés de sang et me dit : «Tu sais, petit...la préface des *Mémoires d'Adrien* de Marguerite Yourcenar par Pic de la Mirandole, c'est vraiment exceptionnel !» Jamais j'oublierai.

- Ce matin, j'étais à une remise de médailles à l'autre bout du pays, pour un gradé cacochyme qui dans le genre éponge était pas mal non plus, tu peux me croire.

Le serveur sortit enfin des cuisines et s'approcha de leur table.

- Bon, alors, tu prends les feuilles de vigne, ou quoi ? demanda Turan.

- Coriandre pour toi, feuilles de vigne pour moi...de toute façon j'ai pas de rencard ce soir, alors les aphrodisiaques non merci.

- Comment ça se passe les négociations de New York ? Tu sais quelque chose ?

- Ouais, ils leur ont fait le coup du Kosovo, enfermés pendant huit heures sans manger, sans boire ni dormir, même pas le droit d'aller aux chiottes avant d'avoir signé ; c'est radical.

- Tu te souviens, quand on était à Banja Luka, le chef de la milice qui refusait de laisser les réfugiés rentrer chez eux ? On a fait tourner les chars autour de sa maison durant toute la nuit...et ça en fait du bruit un char d'assaut ! A six heures du matin, il était mûr ; on lui aurait fait signer son propre acte de décès.

- Ouais, sauf que la veille j'étais resté coincé dans un hélicoptère qui à cause d'une panne s'était posé au beau milieu d'un champ de mines. On a dû attendre six heures que les sapeurs viennent nous chercher...

et, crois-moi, j'ai bien marché dans leurs traces.

Le serveur apporta les plats et les disposa sur la nappe à carreaux.

- J'en ai marre de leurs querelles de clochers. Ici tout est petit, tout est minable, j'étouffe un peu, ça fait trop longtemps que je tourne dans ce pays. Quand un officiel éternue, ça fait l'ordre du jour au conseil des ministres.

- Tu veux aller où ? demanda Miré en s'empiffrant de feuilles de vigne.

- Je sais pas... ailleurs... une autre guerre, une qui bouge plus j'espère. Ici tout est confit, ça arrange tout le monde, on se regarde en chiens de faïence. Les soldats jouent aux soldats, les diplomates jouent à la diplomatie, mais le seul véritable enjeu c'est de placer son cousin dans une administration.

- Tu manges pas ta coriandre ?

- Les gens font leur petit capitaliste à la dent dure, leur petit patriote à la sempiternelle propagande, mais en réalité personne ne souhaite ni la guerre ni la paix. L'attente est bien plus propice aux arrangements. On a besoin de l'autre côté, il est là, mais il existe bien plus dans les têtes que dans la réalité. Alors les gens mettent tranquillement le feu à leur tête et notre devoir comme notre intérêt est d'éteindre ces incendies avec le seul matériau véritablement à l'épreuve des flammes...le papier monnaie.

- Et...pour ta coriandre ?

- Vas-y, prends-la, j'ai pas très faim ce soir.

Au fond de la salle, près des cuisines, l'ambassadeur de Volponie du Nord attaquait sa cinquième brochette, tandis que son interlocuteur, un attaché à l'ambassade d'Incurie, inspectait l'intérieur de son poivron vert. La salle tout entière bruissait de secrets de pacotille et de mastications féroces. L'atmosphère cosmopolite et mystérieuse qui rappelait à Turan l'ambiance de Casablanca avait disparu. Ne restaient plus que des odeurs de graillon et le bruit des ventilateurs poussiéreux.

Turan paya l'addition et prit congé de son ami. Dans les ruelles maintenant désertes et mal éclairées, il croisa quelques chats faméliques rasant les murs et puis des filles à soldats dans les encoignures de portes basses. Au ciel profondément sombre qui serpentait entre les toits rapprochés scintillaient les cinq ampoules de Cassiopée, ne faisant qu'accroître chez Turan un sentiment de malaise, de distance, comme si son corps grand et lourd n'appartenait pas vraiment à ce

monde, comme si l'espace occupé par son être lui était étranger. Il arriva bientôt jusqu'aux remparts qui la nuit étaient éclairés par de puissants projecteurs orange situés en contrebas. Il s'arrêta près du parapet, son ventre touchant le muret de pierre chauffé par le soleil maintenant éteint. La ville nageait dans un halo de lumière, brume électrique surplombant les maisons. Tout était calme. Il reprit ensuite le chemin des ruelles et dans l'obscurité retrouva presque à tâtons la portière de la Skoda fabia dont la pâleur fantomatique contrastait maintenant avec les ténèbres. Il tourna la clé de contact et la voiture démarra sans à-coups. Roulant sur les pavés disjoints, il sortit rapidement du dédale des bicoques et des jardins touffus. La ville moderne le cerna de nouveau, brillante de néons aveuglants. Il appuya sur l'accélérateur et la voiture fit un bond dans le trafic clairsemé jusqu'à la bretelle d'autoroute. Presque seul sur le goudron neuf, il roula à toute allure pendant un long moment sans penser à quoi que ce soit, regardant seulement les lampadaires se succéder à un rythme toujours plus rapide, puis, lorsque la mer fut enfin en vue, gigantesque étendue noire et massive, il commença à ralentir et prit la première sortie.

Il laissa la voiture au bord d'une petite route déserte, avançant dans le noir vers ce qui lui semblait être une plage. Bientôt, il sentit sous ses pieds le sable se mêler progressivement au gravier. Devant lui, rien que du noir sauf à l'horizon où quelques lumières éparses dansaient au gré des flots. Il progressa encore un peu, se rapprochant du ressac, puis il s'assit par terre. La Méditerranée, pensa-t-il, était tout ce qui restait d'une très ancienne mer tropicale nommée Thétys, mer primitive dans laquelle certains des premiers mammifères déçus par la vie terrestre étaient retournés pour devenir des baleines. La tête lui tournait. Il se demanda un instant s'il était encore possible de faire un tel choix, si trente-cinq millions d'années d'évolution ne l'avaient pas définitivement condamné à s'asseoir sur le sable et à regretter. Il pensa à Miré, aux boulettes de viande, aux hélicoptères blancs de l'Organisation. Il pensa à la climatisation de la Skoda fabia, à l'ambassadrice de la publicité Ferrero, aux tractations imbéciles, aux mines anti-personnel, aux nappes à carreaux. Il pensa à la ville ocre, à ses parents et à la ligne de démarcation, mais surtout il pensa à la fin de Casablanca, lorsque Ingrid Bergman monte dans l'avion et que Bogart se retrouve seul sur la piste de décollage embrumé.

Il ferma juste un instant les yeux et vit le camion rouge perché sur son toit, prisonnier incongru d'une situation absurde, comme

abandonné là par l'histoire et les Hommes, embourbé dans un marécage hors de l'espace et du temps.

Il vit le camion rouge... puis très doucement... rouvrit les yeux.

Mikaël Hirsch est né en 1973 à Paris. Après des études de lettres et de langue, il se tourne vers la littérature américaine et poursuit des recherches sur l'œuvre de l'écrivain John Fante, puis sur le mythe du Grand Roman Américain. Il a publié en 2000 Chants de partout et d'ailleurs aux éditions Librairie-galerie Racine.